

L'indépendance par défaut

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

Oui ou non

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1995). L'indépendance par défaut. *Liberté*, 37(3), 4–10.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

L'INDÉPENDANCE PAR DÉFAUT

Un peu avant huit heures, l'amphithéâtre de l'Institut Goethe était vide. Sur la scène, une table, deux micros, les indispensables verres d'eau. Puis les gens ont commencé à arriver, des écrivains, des professeurs à l'université, des critiques, des réalisateurs à Radio-Canada, quelques jeunes gens chaussèrent leurs lunettes, la séance commença. « Où est passée la littérature ? » avait demandé le comité éditorial des Éditions du Boréal en prenant l'initiative de la rencontre. Très vite, il apparut qu'il faudrait ouvrir le second battant de la grande porte tant la chaleur devenait envahissante.

En juin 1935, il faisait chaud au palais de la Mutualité, lorsque eut lieu le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture. La foule déborda sur le boulevard Saint-Germain et dans la rue Monge. Plusieurs sujets furent abordés : « L'héritage culturel », « Le rôle de l'écrivain dans la société », « L'individu », « La défense de la culture », « Nation et culture ». Il est vrai qu'on savait alors où était l'ennemi et que défendre la culture revenait à lutter contre le fascisme, dès lors que le communisme ne pouvait engendrer le mal... Malgré ce consensus de départ, les débats, houleux, étonnants parfois, durèrent cinq jours.

À Montréal, à l'Institut Goethe, en février dernier, la discussion ne dura qu'une heure et suivit les exposés de

Jean Larose et de René-Daniel Dubois, à qui on avait demandé de tirer la sonnette d'alarme. C'est un début. Débattre, nous ne savons pas ce que c'est. Les timides soirées de l'Institut littéraire de Montréal n'ont pas laissé de véritable tradition. Abattre la bête, comme y invite Dubois, on voudrait bien, mais par où commencer ? et le harangueur cabotine trop pour qu'on ait envie de le suivre sur son terrain. La politique, qui donne un nom à chaque chose, fût-il trompeur, délimite les camps et simplifie la tâche de tout le monde — des intellectuels et des artistes y compris. Est-elle absente, que la démobilisation laisse un brin désarmé. « Ne vous engagez pas, disait Pasternak aux Gide et Malraux réunis à la Mutualité. Surtout ne vous engagez pas. » Faut-il pour autant cesser de penser ? Pasternak et Isaac Babel, en 1935, tout préoccupés qu'ils fussent de leur art, savaient bien que non. La pensée a moins besoin d'une cause que d'un terreau favorable à sa germination. Au Québec, la presse d'idées, à supposer qu'elle ait un jour existé sous une autre forme que la partisanerie déguisée, a cédé sous les coups de boutoir de la nouvelle brute, de l'image et des états d'âme de jongleurs sur une colonne, et a dû se replier vers *Le Devoir*, où elle apparaît par intermittence. Dans notre société, les intellectuels sont peu nombreux et trop souvent confondus avec leurs caricatures par le peuple, tout de même assez lucide pour ne pas être dupe de ceux qui se prétendent tels. Les écrivains, qui veulent manger, sont souvent à l'université, et les professeurs, qui ont fait des études, critiques dans les journaux et à la radio. Et on n'aura rien dit de l'envergure nécessairement variable des uns et des autres, suivant la plus élémentaire loi statistique qui régit le talent et l'intelligence et fait en sorte que, dans la salle de l'Institut Goethe l'autre soir, comme dans les sociétés québécoise, française, anglaise ou italienne, en 1935 comme en 1995,

il y avait des gens intelligents et d'autres bêtes, de bons écrivains et de mauvais (souvent les plus enclins à parler de leur œuvre), des journalistes trop sûrs d'eux pour ne pas ricaner et d'autres attentifs, sans oublier la grisaille — la plus densément peuplée — de l'entre-deux.

Cette perméabilité des fonctions, qui s'explique ici par d'évidentes raisons socio-historiques, ajoute à une confusion dont il faudra bien s'accommoder, à moins d'un revirement démographique doublé d'un virage éducatif porteur de nouvelles élites que rien ne laisse présager. Il ne s'agit pas de ranger chacun dans une case, mais, libéré de tout corporatisme, de débattre avec intelligence et indépendance d'esprit, de ne pas s'installer dans une inertie culturelle, intellectuelle et sociale, dont on murmure de plus en plus dans divers milieux qu'elle rappelle trop certaine époque, Duplessis en moins. Le Marcel de Robert Élie, ses soupirs, son mal de vivre, ses doutes, serait-il encore vivant ?

Notre société est sans exigence. À aucun moment, nous n'entrons sous le feu des réflecteurs et nous arrivons à la vieillesse sans avoir jamais été au bout de nos forces. On nous a bien appris à compter nos péchés, à mesurer nos chances de survivance, mais non pas à vivre en acceptant les risques de la liberté. L'esprit dort et tout le monde est content¹.

L'exercice de la pensée, s'il est indispensable dans une société, ne saurait être ravalé au rang de conversation du Café du commerce et doit bénéficier d'un milieu stimulant qui fasse des livres, des émissions culturelles, et de ces lieux d'échange que devraient être les revues,

1. Robert Élie, *La Fin des songes*, Montréal, Fides, « Bibliothèque canadienne-française », 1968 (1950), p. 169.

les maisons d'édition et la presse spécialisée autre chose que la reprise d'une *doxa* jusqu'à son épuisement ou des numéros spectaculaires qu'elle met elle-même au point pour un public de cirque. Si elle était bien évidemment une opération de relations publiques, l'initiative des Éditions du Boréal, en février dernier, témoignait aussi d'une volonté d'animation culturelle. N'y avait-il pas là enfin un lieu de débat possible qui ne dût rien au colloque ou au cocktail de presse, ces deux pôles obligés entre lesquels, faute de mieux, va et vient la littérature ? Mais la question posée, qui appelait autant de réponses que de personnes dans la salle, décourageait toute velléité de discussion en renvoyant chacun à sa petite idée, les monologues de Larose et Dubois étant particulièrement révélateurs à cet égard. On se met à rêver à la discussion qu'aurait peut-être suscitée une question plus musclée : l'édition menace-t-elle la littérature ? Faut-il abolir la moitié de nos prix littéraires ? La critique existe-t-elle ? Les écrivains sont-ils des assistés sociaux de luxe ?...

L'exercice de la pensée est aussi un exercice solitaire et, au nom de son indépendance même, il doit pouvoir rompre s'il le faut avec les codes qui régissent le comportement et les opinions des écrivains, des journalistes, des éditeurs, des professeurs ou des artistes dans leur milieu d'attache, où nous savons qu'ils ne sont pas confinés. En inversant les termes de la célèbre formule duplessiste, on pourrait dire que les professeurs ne doivent pas toujours enseigner, en particulier quand ils font de la critique littéraire, que les écrivains ne doivent pas toujours écrire, de surcroît quand ils songent à un roman, que les éditeurs peuvent faire preuve d'intelligence tout en vendant des livres, que les journalistes ne doivent pas toujours se contenter de rapporter les faits, mais qu'ils doivent alors savoir se borner et ne pas se mettre de l'avant au nom

du style, lequel est bien autre chose. Mais les *mass media* sont des machines si bien huilées qu'elles entravent l'expression de la singularité et du talent, vite dévoyés en sens de la formule ou en saillie. L'université a cessé d'être le lieu de transmission du savoir qu'elle était encore au début du siècle, pour devenir, dans les sciences humaines et les lettres en particulier, une autre machine, cette fois à sécréter de l'imprimé performant. Les lieux de réflexion que furent à une époque des revues comme *Cité libre* et *Liberté*, celle-ci s'étant efforcée de le demeurer, ont moins jeté les bases d'une tradition intellectuelle que posé les jalons de l'histoire littéraire et sociale du Québec.

Où est passée la littérature ? Mais aussi, où est passée la culture ? Milan Kundera croit qu'elle est perdue. Qu'elle a été remplacée par le kitsch ou l'économie, mais que cette réalité qu'on appelle culture n'existe déjà plus en Occident. N'est-il pas ironique de penser que l'indépendance du Québec, qui a longtemps fait de la culture sa principale raison d'être, ne reposerait plus désormais que sur une vision anthropologique de la culture québécoise, elle-même menacée par le siècle et se dérochant à mesure que nous nous engluons dans nos palabres, chicanes, peurs et tergiversations ?

Pour Lord Durham, la société francophone des bords du Saint-Laurent était encore, au XVIII^e siècle, figée dans les valeurs de l'Ancien Régime, dont même la France ne voulait plus. Quelque cent ans plus tard, l'historien François-Xavier Garneau voyait un atout dans la « force d'inertie » des Canadiens français. Au début du siècle, partout où la nécessité fit essaimer la civilisation laurentienne, à Fall-River au Massachusetts, comme à Péribonka au Saguenay ou à Cochrane en Ontario septentrionale, la volonté de préserver essaima aussi.

Pourtant, ce conservatisme réitéré n'a jamais donné lieu à la création d'un État-nation, en raison précisément

de sa nature conservatrice. Nous ne savons peut-être pas débattre, mais faire durer, ça oui. Pourtant, bien des choses ont disparu dans la culture québécoise, et sait-on vraiment à quoi tient son identité aujourd'hui ?

Le sens de l'histoire, inhérent à l'idéologie de la survivance qui dominait encore jusqu'à il y a peu, nous fait désormais défaut, comme au reste de l'Occident, où règnent Sa Majesté le Présent et ses diktats sur l'avenir. Certains jours, optimiste, je veux croire que nous saurons encore une fois tirer parti de nos manques et faire en sorte, non sans une ironie qui nous aura sans doute échappé, que cette amnésie soit précisément ce qui aura rendu possible la rupture. Car il faudra bien lâcher le mot. Qu'est-ce qu'une indépendance qui ne marquerait pas une rupture dans l'histoire du continent, un *terminus ante quem* aussi chargé de sens que furent en leur temps l'Acte d'Union ou le congrès de Philadelphie, et cela quelque douceur que voudraient y mettre les stratèges indépendantistes d'Ottawa ou de Québec attachés au conservatisme d'autrefois. Une rupture par amnésie historique serait une rupture par défaut, mais une rupture tout de même, et conforme à la psychologie d'un peuple qui a su transformer l'entêtement paysan en esprit de résistance, élever l'immobilisme au rang de vertu et faire des héros de village avec les tire-au-flanc de 1940 cachés dans les cabanes à sucre. Nos intellectuels et nos artistes sont à l'avenant, si peu l'élite : un produit de cette société. Pour un *Refus global*, pour une *Relève*, combien de lâchetés, de confort, combien de bourses ?

Nous ne savons pas débattre, nous ne savons pas ironiser, nous préférons nous gausser, ce qui est plus facile, et dans les gazettes on ne s'en prive pas. Ou nous prenons la mouche, nous jalousons ceux de la famille qui ont trop réussi et leur préférons nos gloires, nos réputations, nos colloques, nos héros, nos cabotins, nos prix,

nos poètes, si nombreux, et notre théâtre, si original, et l'incontestable vitalité de notre littérature, qui s'auto-suffit², ce en quoi elle serait bien la seule au monde, et notre cinéma, nos arts, etc., nous sommes bien, nous sommes distincts, nous sommes la pointe avancée du féminisme, du postmodernisme, du révisionnisme, de l'anti-intellectualisme, nous sommes l'Amérique !

Alors il est onze heures. On appuie sur le bouton et on s'endort.

2. « Je crois que Foglia a raison. Le Québec a appris à s'autosuffire en matière culturelle » (André Vanasse, *Lettres québécoises*, n° 77, printemps 1995, p. 6) — une phrase qui donne froid dans le dos.